

Des maisons

Impressions autour de Romain Rolland

Tedi Papavrami

Il en va des maisons comme de nos croyances ; leur capacité à nous abriter a tendance à diminuer. C'est que les premières nous ont d'abord enveloppés de la sensation d'être là depuis toujours et pour l'éternité. Que nous importe enfant le récit de temps improbables où nos parents ou grands-parents vivaient ailleurs ? On a beau nous montrer tel immeuble de la ville où ils grandirent et où eurent lieu de savoureux épisodes de leur vie passée maintes fois évoqués dans les réunions de famille. L'entrain avec lequel on nous en parle captive notre intérêt, pas son contenu, blafard et vague, que nous considérons avec incrédulité. Tout a toujours été et demeurera tel que nous le connaissons par nos sens. Point, c'est tout.

Dans ces conditions, même un mot en apparence inoffensif, tel qu'aménagement, ne semble pas concevable. Que vaut la sécurité qu'offre une maison qui au lieu d'être immuable depuis la nuit des temps est un lieu qu'on se souvient d'avoir investi, avec ses résistances et ses impressions successives ? Bien peu. Heureusement, le souvenir de sécurité immuable s'estompe. Ou est transféré ailleurs ; désormais il est devenu besoin.

Il n'est sans doute pas étonnant que certaines maisons, par l'atmosphère qu'elles transmettent soient plus propices à nous donner l'illusion d'un vécu dans lequel, bien qu'hôtes de passage, nous pouvons éprouver la sensation d'avoir été acteurs. Dans son atelier, mon ami et archetier Edwin Clément m'avait annoncé il y a des années qu'il venait d'acquérir la maison de l'aïeul de Romain Rolland, à Brèves, en Bourgogne. Cela semblait une folie et il se lançait dans de gros travaux de rénovation.

Brèves ne me disait rien mais au nom de Rolland surgirent dans ma tête quelques images en noir et blanc. Elles émanaient du poste de télévision de notre salle à manger en Albanie communiste, avant 1980. On y passait un feuilleton qui venait d'arriver de l'étranger et qui avait fortement attisé ma curiosité d'enfant. Un certain Jean-Christophe en était le héros et comme moi, il était musicien. Cela se compliquait toutefois rapidement car les adultes autour de moi semblaient entendre entre eux que ce personnage serait en fait Beethoven ! Il n'en possédait ni la crinière tourmentée ni le nom imposant. Le sien sonnait court et étouffé. Par-dessus le marché, ce Jean-Christophe s'exprimait dans une langue que je reconnaissais par ses sonorités être le français. Bien que ne parlant qu'albanais et élevé alors dans la foi que jamais mon pied ne foulerait le sol de ces parcelles perverses où régnait le mal délicieux et la fulgurance technologique qui avaient pour noms France, Allemagne, Angleterre, Italie, dans mon esprit d'enfant de huit ans elles n'en demeuraient pas moins clairement délimitées et impossibles à confondre. Je ne voyais pas l'intérêt de ce travestissement du grand Beethoven et me décourageai rapidement de la lecture des sous-titres en albanais qui me demeuraient hermétiques. Si ce feuilleton ne tenait décidément pas ses promesses, je continuai toutefois de le suivre avec entêtement ; les images en provenance de l'étranger étaient trop rares à la télévision albanaise pour que quiconque les manquât.

Il convient ici de dire quelques mots sur Edwin Clément et de l'art subtil et exigeant qu'il exerce. On parle toujours du violon, instrument qui pourtant n'a pas d'existence

musicale sans l'archet. Un peu comme le compositeur sans l'interprète. L'archet est un instrument à part entière dans lequel le génie humain a su insuffler d'infinies nuances. Et si la patrie de la forme la plus aboutie du violon fut l'Italie de la Renaissance, celle de l'archet se situe en France autour de la révolution de 1789. Les alter égo de Amati, Stradivarius ou Guarneri Del Jesu ont pour noms François Xavier Tourte, Jean-Marie Persoit ou Dominique Pecatte.

Il se trouve qu'actuellement, dans une époque à trop d'égards morne et peu enthousiasmante, nous avons la chance d'assister dans le domaine de la facture des instruments à cordes à ce qui pourrait bien être considéré dans le futur comme une fulgurance, un nouvel âge d'or. (D'autant plus curieux que cela ne correspond pas à un âge d'or d'interprètes mais il faudrait un Romain Rolland pour hasarder une explication là-dessus). Dans cette génération de luthiers et d'archetiers passionnés qui ont su renouer avec la beauté sonore et s'éloigner enfin d'une esthétique creuse, sans lien avec la vibration, Edwin Clément occupe une place de choix. Excellent violoniste lui-même, d'une vaste culture artistique et historique qui le mène vers des choix esthétiques précis, en résonance avec sa personnalité, c'est également un européen dans le sens rollandien. Né à Waterloo, formé en partie en Angleterre il se fixe tôt à Paris où je l'ai rencontré il y a plus de 25 ans. Délaissant Paris depuis plusieurs années, il a choisi de vivre à Brèves. Ceux qui souhaitent le rencontrer pour discuter avec lui de leur quête musicale et de l'archet qui pourrait la favoriser doivent désormais effectuer ce pèlerinage qui les conduit malgré eux sur les traces de Romain Rolland, dans la maison de l'aïeul de ce dernier qui inspira le personnage de Colas Breugnon. Ce fut mon cas il y a quelques mois.

J'éprouve pour les luthiers et archetiers une jalousie affectueuse qu'eût probablement partagé Romain Rolland : contrairement à nous, musiciens, ils exercent leur art pour une clientèle qui poursuit la même quête qu'eux. Notre réussite est mêlée à la leur, manquer un de leurs chef d'œuvres se fera à notre détriment. Nous avons tout intérêt à être très vigilants et curieux de leurs créations. Et à partager les étapes de leur évolution, en écho aux nôtres :

apprentissage, filiation, ruptures, expérimentations, orgueil, singularité, humilité, plénitude, harmonie, égarements... Pas certain que la dernière soit la plus aboutie comme on l'aimerait, mais on y travaille et on y tend. C'est un peu pour toutes ces raisons que je me suis trouvé à loger dans une vieille maison brévoise et à marcher dans un long couloir menant à ma chambre d'une nuit sur d'inégales tomettes rouges et patinées que foulèrent les pieds de Jean-Baptiste Boniard, « L'apôtre de la liberté », l'arrière grand-père de Romain Rolland. .

Tant d'enfances et de vies dont nous n'aurions jamais l'intuition si des écrivains n'avaient pas su les sacrifier dans leurs écrits ! Captive de leur vision, notre pensée ne peut plus se permettre de demeurer à la surface mais tente comme elle peut d'y pénétrer une épaisseur de sensations qui seraient, sinon, demeurées lettre morte. Ne serait-ce que par une reconnaissance quasi religieuse pour ce qui nous fut offert avec tant de grâce, sans rien nous demander en échange. Cette maison dont Romain Rolland regrettait la vente revit désormais sous le signe de la musique et de l'un de ses plus nobles artisanats. Un vieux très beau Steinway occupe désormais le salon qui résonne chaque jour des sons de virtuoses de passage ou de ses propriétaires, au service de la beauté musicale.

Autre lieu, autre demeure ; mes genoux un peu endoloris sont posés sur le tatami d'une maison de Kyoto que ne foula jamais le pied de Romain Rolland. Pourtant il y est chez lui. La bâtisse traditionnelle japonaise avec son portail caractéristique, son petit jardin et son *genkan*. Le salon et son *tokonoma*. La maison n'est pas récente visiblement et l'imagination n'a pas non plus de mal à y puiser, comme à Brèves, diverses strates de vécus. Parmi ces présences invisibles, deux se distinguent plus nettement ; celle de Romain Rolland et celle de son illustre traducteur japonais, Masakiyo Miyamoto. Sans qu'on sache très bien, désormais, les démêler.

Eiko Miyamoto, devant moi, est en revanche bien réelle qui nous entoure d'un pépiement espiègle et bienveillant, glissant malicieusement des phrases en français à mon attention dans la suite de ses propos dans cette langue en *staccato* qu'est le japonais. Je tarde au début à les soustraire du reste de sa conversation qui

s'adresse surtout à mon épouse mais leur précision me laisse entendre qu'elle comprend probablement tout ce que je dis. J'hésite à lui demander qui a eu l'excellente idée de choisir une maison ancienne typiquement japonaise pour abriter l'Institut Romain Rolland de Kyoto au lieu d'une de ces bâtisses décalées, trop clinquantes et aux proportions peu naturelles qui tentent vainement dans le pays d'imiter le style européen mais je me ravise. Nul doute que Romain Rolland eût apprécié, lui qui croyait au fleuve commun qui relie en profondeur les cultures que délimitent au contraire de navrantes copies de surface.

On ne traduit pas Romain Rolland dans le Japon de la 2^{ème} guerre mondiale par hasard, ni impunément. Arrêté par le gouvernement de l'époque, Masakiyo Miyamoto en a fait la triste expérience. J'essaye de me représenter le sentiment d'un homme éclairé, traducteur de *Jean-Christophe* et pénétré de ses idéaux face à la folie générale et au fanatisme nippon de l'époque. C'est vertigineux. Quelle solitude ! Dans un coin de la pièce j'aperçois d'anciens documents honorant des degrés suprêmes de la Légion d'Honneur, l'homme qui a traduit Romain Rolland en japonais et je songe à la prouesse intellectuelle que cela a exigé pour le faire vers une langue si hiérarchisée qu'elle a dû se voir ajouté le mot « liberté » seulement à la fin du 19^{ème} siècle et que des intellectuels de l'ère Meiji considèrent comme un frein à la compréhension de nouveaux concepts, au point d'envisager un moment la création d'une langue entièrement nouvelle. Le traducteur de Kadaré que je suis, entre ces deux langues somme toute proches et indo-européennes que sont l'albanais et le français, ne peut là aussi qu'éprouver un vertige face à l'engagement, à la somme de travail, de sensibilité et d'ingéniosité artisanale que cela représente. La France dont la reconnaissance laissait sur sa faim Romain Rolland a tout de même su la marquer à son traducteur en japonais. Et faut-il d'ailleurs se fier à la soif de reconnaissance, jamais assouvie, des auteurs ? C'est folie lumineuse de créer, pas étonnant qu'on trouve des surplus d'énergie inemployées chez ceux-là qui les mènent souvent vers des aigreurs très inférieures à leurs ouvrages. La place est prise

pour leurs traducteurs, cela leur tient lieu de sagesse. Probablement sont-ils plus heureux.

Je quitte la si bienveillante Eiko Miyamoto et l'institut Romain Rolland de Kyoto en méditant sur la puissance de l'oubli contre laquelle luttent des lieux comme celui-ci. Le combat semble inégal, d'avance voué à l'échec. Sentiment maintes fois éprouvé auprès d'organisateur de concerts qui m'ont invité à jouer dans tant de festivals de musique classique, petits ou grands, depuis des décennies. Sacristies poussiéreuses où l'on se prépare en évitant les toiles d'araignées à insuffler vie à la musique qui se dressera un instant devant une assemblée fragile, venue la goûter pour des raisons parfois discutables. Comment faire prendre conscience à de nouvelles générations de ce que récompensent les papiers jaunis de Légion d'Honneur aperçus dans la maison, de la vivante signification de ces marques de reconnaissance qui semblent si protocolaires ? Si seulement le progrès moral était cumulable, à l'instar du progrès scientifique...

Sous le ciel gris, j'aperçois au bout de l'allée une première petite colline arborée devant les autres, bien plus hautes qui ceignent la ville de Kyoto. Un mince vieil escalier en pierre la divise, menant sans doute à un petit sanctuaire invisible derrière les arbres. Malmenée par les travaux des hommes, oubliée dans le tumulte de leurs vies, la nature est là qui entoure silencieusement leurs constructions. Moins divisée qu'eux, que l'on soit ici ou dans les paysages doucement vallonnés de Brèves, elle diffuse discrètement, telle la culture, le même inaltérable chant de sagesse et de réconfort. C'est désormais notre maison.

mars 2024

Tedi Papavrami est violoniste. Il s'intéresse également à la transcription d'œuvres initialement non prévues pour le violon, comme les sonates de Scarlatti.

Il est professeur au conservatoire de Genève. En parallèle à sa carrière de violoniste international, il est le traducteur attitré de l'écrivain albanais Ismaïl Kadaré.